

« J'ai été éduqué à mort ». Lire *Mars* de Fritz Zorn

Pierre Statius

DANS **LE TÉLÉMAQUE** 2022/2 N° 62, PAGES 69 À 82

ÉDITIONS **PRESSES UNIVERSITAIRES DE CAEN**

ISSN 1263-588X

ISBN 9782381851846

DOI 10.3917/tele.062.0069

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://shs.cairn.info/revue-le-telemaque-2022-2-page-69?lang=fr>



Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...
Flashez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour Presses universitaires de Caen.

Vous avez l'autorisation de reproduire cet article dans les limites des conditions d'utilisation de Cairn.info ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Détails et conditions sur [cairn.info/copyright](https://shs.cairn.info/copyright).

Sauf dispositions légales contraires, les usages numériques à des fins pédagogiques des présentes ressources sont soumises à l'autorisation de l'Éditeur ou, le cas échéant, de l'organisme de gestion collective habilité à cet effet. Il en est ainsi notamment en France avec le CFC qui est l'organisme agréé en la matière.

DOSSIER – MODERNES, ANTIMODERNES : LITTÉRATURE ET ÉDUCATION

« J'ai été éduqué à mort ». Lire *Mars* de Fritz Zorn

Résumé : Il s'agit, dans ce texte, de lire le livre extraordinaire de Fritz Zorn Mars, afin de mieux comprendre notamment ce qui se dissimule sous l'expression d'une « éducation à mort ». Le texte de Zorn ressortit pour partie à la rhétorique antimoderne. Mais il est aussi porteur d'une vision nietzschéenne de la volonté de puissance qu'il convient d'interpréter. Il sera donc question à la fois de maladie, de mort, de renaissance et de joie. J'ajoute enfin que ce livre, lu dans mon adolescence, me hante depuis plus de quarante années, la dimension personnelle n'est donc pas absente de ce texte de facture universitaire.

Mots clés : éducation à mort, maladie, joie, vie.

*Pour Élixa, Florence et François
À la mémoire de Clément Rosset*

La lucidité est la blessure
la plus rapprochée du soleil.
René Char, *Feuillets d'Hypnos*

Ce livre me hante depuis quarante ans. Publié en 1977 à Munich, *Mars* de Fritz Zorn est traduit en français et paraît en 1979 chez Gallimard. L'ouvrage acquiert une célébrité presque immédiate parce qu'il est présenté par Jean d'Ormesson dans l'émission télévisuelle *Apostrophes* de Bernard Pivot. On se souvient évidemment des premières phrases du livre qui sont saisissantes :

Je suis jeune et riche et cultivé ; et je suis malheureux, névrosé et seul. Je descends d'une des meilleures familles de la rive droite du lac de Zurich, qu'on appelle aussi la Rive dorée. J'ai eu une éducation bourgeoise et j'ai été sage toute ma vie. Ma famille est passablement dégénérée, c'est pourquoi j'ai sans doute une lourde hérédité et je suis abîmé par mon milieu. Naturellement j'ai aussi le cancer, ce qui va de soi si l'on en juge d'après ce que je viens de dire¹.

1. F. Zorn, *Mars* [1977], G. Lambrichs (trad.), Paris, Gallimard, 1979, p. 29. Les références de pages dans le texte renvoient à cette édition.

Lors de l'émission, Jean d'Ormesson insiste, à juste titre d'ailleurs, sur l'hypothèse selon laquelle le cancer, maladie du corps, est peut-être l'expression d'une maladie de l'âme. Ce d'autant plus que l'auteur, Fritz Zorn, explique dans son livre qu'il a été éduqué à mort.

Ce livre est exceptionnel également parce que Fritz Zorn – « colère » en allemand – est le pseudonyme de Fritz Angst – « peur » en allemand – et que l'auteur publie son seul livre avant de mourir à trente-deux ans des suites d'un lymphome malin. En Confédération helvétique, le livre fait scandale, la famille de Zorn-Angst refuse de parler de ce rejeton maudit : la famille se tait et Zurich aussi². *Mars* est un objet littéraire inédit même si, le préfacier l'assure, il s'agit bien de littérature. En tout cas, ce livre fit sur moi une forte impression et il m'accompagne depuis quarante ans ; je sais depuis longtemps qu'il me faudra écrire un texte sur et à partir de cet ouvrage. L'occasion m'est offerte aujourd'hui.

Comment lire le livre de Fritz Zorn ? De quoi s'agit-il au juste ? Faut-il privilégier la critique sociale et politique telle qu'elle s'exprime, comme une litanie, dans la première partie intitulée « Mars en exil » ? Et que faire alors des deux autres parties – « *Ultima neecat* » et « Le chevalier, la mort et le diable » – qui reprennent le même matériau en variant le point de vue ? Le titre *Mars* n'est pas anodin, non plus que le pseudonyme choisi : il s'agit d'un livre de fureur et de révolte, une fureur et une révolte, une vitupération même, que je veux comprendre mieux. J'ajoute que cette colère, cette vitupération, n'est pas exempte d'humour : Fritz Zorn dit sa haine ; il accuse ses parents, son milieu bourgeois, la Suisse et l'Europe, le monde moderne avec son arrogance et sa muflerie. Mais il n'est pas totalement dupe de tout cela, il sait très bien que l'hyperbole et l'exagération sont également des postures, des figures rhétoriques et il éclate d'un grand rire sonore puisqu'il lui est désormais possible de rire de façon dévastatrice. Enfin, l'ouvrage est intempestif et on peut interroger sa dimension antimoderne telle que nous la connaissons depuis la parution du livre fondateur en 2005 d'Antoine Compagnon : *Les antimodernes. De Joseph de Maistre à Roland Barthes*³.

Le projet est donc le suivant : conduire, autour du thème de l'éducation à mort et en tenant compte de la vitupération qui ramène le livre vers la catégorie historique de l'antimodernité, une lecture philosophique et politique de ce texte véritablement exceptionnel. Pour mener à bien ce travail, je commencerai en reprenant les éléments du livre d'Antoine Compagnon afin de les discuter et je proposerai une approche philosophique de la modernité qui puisera sa source dans la philosophie de Nietzsche. Ensuite je lirai, armé de ces catégories remises en perspective, les trois parties de *Mars*.

2. Sur *Mars* et sur Zorn, on peut lire le roman de G. Tacou, *Évangile des égarés*, Paris, Gallimard (L'arpeur), 2019.

3. A. Compagnon, *Les antimodernes. De Joseph de Maistre à Roland Barthes* [2005], Paris, Gallimard, 2016.

Moderne / antimoderne ; le « moderne » chez Nietzsche

La cartographie d'Antoine Compagnon

Antoine Compagnon publie en 2005 un livre qui immédiatement s'impose comme un événement. En effet son ouvrage *Les antimodernes* fait émerger un continent littéraire, politique, historique et philosophique qui, jusque-là, relevait plutôt de la singularité des auteurs. À l'inverse, Antoine Compagnon montre qu'il existe bien un courant antimoderne qui se compose et se recompose au gré des circonstances, un courant assez cohérent qui se présente comme une critique de la modernité triomphante. À condition toutefois de bien comprendre ce que sont ces antimodernes : ils sont des modernes en délicatesse avec tout ou une partie de la modernité ; ils identifient, au cœur de la modernité, des lieux topiques qui font problème ; ils proposent de substituer au récit idyllique de la modernité, généralement pensée sous les auspices du progrès, une vision lucide et en quelque sorte déniaisée de la modernité. Ainsi Antoine Compagnon note-t-il :

Pourquoi les nommer antimodernes ? D'abord pour éviter la connotation dépréciative généralement attachée aux autres appellations possibles de cette tradition essentielle parcourant les deux derniers siècles de notre histoire littéraire. Ensuite, parce que les véritables antimodernes sont aussi, et en même temps, des modernes, encore et toujours des modernes, ou des modernes malgré eux⁴.

L'antimodernité est donc une catégorie historique qui s'ajuste indéfiniment et propose ce faisant une critique interne de la modernité. Dans cette perspective, on peut opposer les réactionnaires et les antimodernes : le réactionnaire veut restaurer un monde perdu alors que l'antimoderne sait que la tâche est vaine et que la modernité est bien le monde qui est le nôtre. Mais la nouveauté est que l'auteur donne à cette critique une matrice intellectuelle qui est à la fois historique et évolutive et relativement constante dans le temps.

Ou plus exactement, Antoine Compagnon propose une cartographie des lieux de pensée antimodernes, c'est-à-dire une topique :

Une série de thèmes caractérisent l'antimodernité entendue non comme néo-classicisme, académisme, conservatisme ou traditionalisme, mais comme la résistance et l'ambivalence des véritables modernes. *Topoi* apparus dès le lendemain de la Révolution française et revécus depuis deux siècles sous des formes variées, ces figures de l'antimodernité peuvent être reconduites à un nombre restreint de constantes – six exactement –, et encore elles forment un système où nous les verrons se recouper souvent⁵.

Je rappelle brièvement ces six *topoi* : le *topos* historique de la Révolution française, le *topos* philosophique des anti-Lumières, le *topos* moral ou existentiel du pessimisme, le *topos* religieux du mal et / ou du péché originel, le *topos* esthétique

4. *Ibid.*, p. 10.

5. *Ibid.*, p. 23.

qui privilégie le sublime, enfin le topos stylistique de l'imprécation et/ou de la vitupération. Dans son analyse, Antoine Compagnon articule habilement la pensée et l'histoire, le concept et la relativité, en évitant le piège de l'essentialisme. En effet, chaque auteur va peu ou prou s'inscrire dans ce paysage, mais en choisissant certains traits plus que d'autres, en laissant certains éléments dans l'ombre. De même, l'antimoderne étant un moderne lucide, la protestation antimoderne pourra, selon un subtil jeu dialectique, mener à approfondir et à célébrer un trait de la modernité qu'on estimera injustement mis sous le boisseau. En clair, la protestation antimoderne peut se transformer, par le jeu intellectuel et littéraire, en une radicalisation moderne, une hypermodernité en quelque sorte. Si bien que la catégorie antimoderne est à la fois plastique et consistante, elle nous permet de mieux comprendre les auteurs et les penseurs sans céder aux pièges de ce que Nietzsche appelait dans *Le crépuscule des idoles* l'égypticisme des philosophes :

Vous me demandez de vous dire tout ce qui est idiosyncrasie chez les philosophes?... Par exemple leur manque de sens historique, leur haine contre l'idée du devenir, leur égypticisme. Ils croient faire honneur à une chose en la dégagant de son côté historique, *sub specie æterni*, – quand ils en font une momie⁶.

Mars, un propos nietzschéen

Le livre de Zorn, par sa révolte, par son sens tragique, par ses remarques politiques, par ses méditations sur le mal, épouse incontestablement les contours de la rhétorique antimoderne. Comme d'ailleurs cet autre grand imprécateur que fut Thomas Bernhard. Mais je veux poursuivre la réflexion et dire que le travail de Zorn se fait plus nettement philosophique dans la deuxième et la troisième partie du livre. Le propos devient, je crois, nettement nietzschéen et se présente au fond comme une philosophie de la joie à conquérir. Pour mieux comprendre ce que je viens d'avancer, il me faut à présent dire quelques mots sur la philosophie de Nietzsche et sur l'interprétation que j'adopte. Pour le dire nettement, s'agissant de la lecture de Nietzsche, je m'inscris dans le sillage de Clément Rosset qui, dans son ouvrage *La force majeure*⁷, me semble proposer la lecture de Nietzsche la plus exacte qui soit. Le cœur de la philosophie de Nietzsche est le thème de la joie. Et il faut entendre par là l'approbation inconditionnelle et paradoxale du réel. Il s'agit en l'occurrence de dire oui à la vie, oui à la puissance de la vie qui surgit :

Amor fati: que ce soit dorénavant mon amour ! Je ne veux pas faire la guerre au laid. Je ne veux pas accuser, je ne veux même pas accuser les accusateurs. Que regarder ailleurs soit mon unique négation ! Et somme toute, en grand : je veux même, en toutes circonstances, n'être plus qu'un homme qui dit oui⁸.

6. F. Nietzsche, *Le crépuscule des idoles* [1888], H. Albert, C. Jambet (trad.), Paris, Flammarion, 1985, p. 89.

7. C. Rosset, *La force majeure*, Paris, Minuit, 1983.

8. F. Nietzsche, *Le gai savoir* [1882], Paris, Flammarion, 2007, p. 225-226.

Le mécanisme de la joie est intéressant pour mieux comprendre : la joie naît à partir d'un objet et dans une circonstance ; mais la joie est ce phénomène qui, rapidement, déborde son objet pour se transformer en un sentiment général d'allégresse à l'égard de ce qui est ; le mécanisme même de la joie montre que la joie est ce qui, en l'homme, rend hommage à l'existence elle-même.

Ainsi trouve-t-on, chez Nietzsche, deux types de ruminants – et on sait l'importance du thème de la rumination dans sa philosophie : le ruminant qui rumine sans parvenir à digérer, celui-là va rapidement se transformer en un homme du ressentiment ; le ruminant qui rumine et qui digère, ce ruminant est l'homme dionysiaque. Chez le premier ruminant domine la passion de l'envie : envie d'un bien que possède le voisin et qui devrait m'appartenir, puis extension de cette passion triste qui devient une haine de la vie du voisin pour enfin se transformer en une haine de la vie en général, une haine globale de l'existence. L'envieux ressent une blessure narcissique lorsqu'il se compare aux autres et cette blessure est le cœur du ressentiment à venir. Nietzsche, comme Tocqueville d'ailleurs, ont parfaitement identifié le caractère central de cette passion triste dans l'univers moderne marqué par l'égalité des conditions – la similitude et la pratique de la comparaison. L'homme du ressentiment est l'avenir de l'homme moderne dès lors que nous baissons la garde et manquons de vigilance et d'exigence philosophique. À l'inverse la joie célèbre l'existence sans aucune dérogation alors même qu'il y a dans l'existence des éléments qui évoquent la souffrance et la mort. Clément Rosset, dans l'ouvrage *Esquisse biographique*, évoque cette joie d'exister qui l'a toujours accompagné :

C'est un trait fondamental, et même une des premières choses dont on se souvient de moi enfant, vers six ou sept ans, après la Libération : j'éprouvais une joie curieuse à être vivant, à exister tout simplement⁹.

Il y a dans ce texte tous les éléments d'une philosophie de la joie. La simplicité d'abord : les choses de la vie sont simples, c'est nous qui les compliquons, c'est notre regard porté sur les choses qui nous enferme et nous aliène, c'est notre esprit qui nous encombre en faisant le cheval échappé. Ensuite cette joie d'exister est fondamentale, elle est structurelle et n'entre pas en opposition avec les "coups durs" de la vie. La joie ne s'oppose pas à la souffrance, elle s'appuie sur elle, elle la requiert pour s'épanouir, la joie ne refuse ni ne récusé le tragique de l'existence. La souffrance ne mutile pas la joie, elle rend possible au contraire un surcroît de gaieté ou d'allégresse dès lors qu'on surmonte la peine ou la maladie. Comme l'écrit Clément Rosset :

Le problème fondamental de la philosophie de Nietzsche se présente comme un problème de type kantien : la béatitude nietzschéenne, soit la pure adhésion à l'existence sans remords ni arrière-pensée, est-elle possible ? Comment est possible la transfiguration de la souffrance en épreuve positive de l'affirmation ? Comment la pensée de la mort peut-elle n'avoir d'autre incidence que favorable sur la pensée de la vie¹⁰ ?

9. C. Rosset, *Esquisse biographique*, Paris, Les Belles Lettres (Encre marine), 2017, p. 22.

10. C. Rosset, *La force majeure*, p. 44.

On comprend alors où je veux en venir : je crois que le livre de Fritz Zorn, notamment dans la deuxième et dans la troisième partie, est une méditation nietzschéenne sur la joie à partir de l'expérience cruciale de la maladie – et pas n'importe quelle maladie, le cancer qui conduit souvent à la mort –, une réflexion critique et dévastatrice sur la modernité et le moderne qui souvent visent à nous soulager de la souffrance et de la mort.

Dionysos et le romantisme

Car le moderne ou la modernité est très exactement cela, la recherche de la consolation que Nietzsche appelle le romantisme :

Qu'est-ce que le romantisme ? Tout art, toute philosophie peuvent être considérés comme un remède et un secours au service de la vie en croissance, en lutte : ils présupposent toujours de la souffrance et des êtres qui souffrent. Mais il y a deux sortes d'êtres qui souffrent, d'une part ceux qui souffrent de la surabondance de la vie, qui veulent un art dionysiaque et également une vision et une compréhension tragiques de la vie, – et ensuite ceux qui souffrent de l'appauvrissement de la vie, qui recherchent, au moyen de l'art et de la connaissance, le repos, le calme, la mer d'huile, la délivrance de soi, ou bien alors l'ivresse, la convulsion, l'engourdissement, la démence¹¹.

L'homme dionysiaque célèbre la vie dans toutes ses dimensions, le romantique à l'inverse cherche à se préserver, à se consoler du malheur de l'existence. Ce que Clément Rosset appelle « la névrose ordinaire » de la modernité¹² est précisément cette capacité d'espérance qui favorise l'esquive du réel ou son déplacement dans les figures bien connues du double. Tout ce qui, de près ou de loin, ressemble à l'espoir n'est en fait rien d'autre qu'une fuite qui renvoie à une défaillance, une faiblesse, une fatigue de la volonté de puissance. Vouloir améliorer la vie, vouloir résoudre les maux essentiels de la vie par la suppression des maux accidentels, voilà la maladie moderne que l'on retrouve par exemple dans la maladie du progressisme.

Je résume l'itinéraire parcouru. Le livre *Mars* de Fritz Zorn est une vitupération antimoderne contre une éducation qui, au lieu d'être orientée vers la vie, est en fait une éducation à mort. Elle est examinée dans la première partie de l'ouvrage, « Mars en exil ». Les deuxième et troisième parties du livre deviennent nettement philosophiques et développent une méditation sur la joie tragique en examinant et en approuvant l'expérience cruciale de la maladie. En faisant cela, l'auteur n'absolutise pas son propos en s'affranchissant de l'histoire, il l'approfondit, il creuse le sillon et en fait un exercice spirituel à son usage propre. Ce faisant, il donne à voir une trajectoire singulière. En cela il est nietzschéen, mais aussi montaignien, au sens où l'essai de Montaigne est un exercice d'écriture de soi par lequel Montaigne essaie sur lui-même un certain nombre de possibles.

11. F. Nietzsche, *Le gai savoir*, p. 333.

12. C. Rosset, *La force majeure*, p. 28.

Avant de poursuivre, je reviens sur la première phrase de cet article : ce livre me hante depuis quarante ans. Il me hante évidemment par une étrange proximité avec ma propre histoire. Je ne suis pas malade du cancer, j'ai développé pendant vingt-cinq années une obésité morbide qui, à la fin du processus, mettait ma vie en danger : dépourvu d'horloge biologique, je pouvais grossir indéfiniment jusqu'à l'accident cardiaque inévitable. Il m'a fallu recourir à la chirurgie bariatrique en 2018 pour interrompre la spirale infernale. Mais en acceptant cette chirurgie, je n'ai pas seulement retrouvé une santé et un équilibre physique, j'ai aussi renoué avec cette fondamentale joie d'exister qui désormais me faisait défaut, que j'avais perdue en cours de route. Comme un égarement qui annonce un effondrement.

L'éducation, l'harmonie et le cancer

Dans cette première partie, Fritz Zorn propose le récit, la description de sa névrose. Et cette névrose tourne autour du thème de l'éducation à mort : « Survivrai-je à cette maladie ? Aujourd'hui je n'en sais rien. Au cas où j'en mourrais, on pourra dire de moi que j'ai été éduqué à mort » (p. 51-52). L'expression frappe par sa dimension d'oxymore : envisagée collectivement ou individuellement l'éducation est normalement orientée vers la vie. Elle permet à la société de se perpétuer, de persévérer dans son être collectif ; elle rend possible le développement de l'individu et doit favoriser son plein épanouissement. À l'inverse, l'éducation à mort exténue la société, contrarie son devenir ; l'éducation à mort empêche l'individu de vivre, elle le condamne au lieu d'accompagner son développement harmonieux. En quoi consiste-t-elle donc ? Telle est la question de cette première partie du livre, quelle en est la logique mortifère ?

Le thème central de cette éducation est celui de l'harmonie envers et contre tout : il s'agit d'organiser l'harmonie, de la défendre et de la rendre systématique, comme une prison dans laquelle on devient fou. Cette question de l'enfermement est d'ailleurs au cœur du texte et Zorn la décrit très précisément lorsqu'il évoque sa vie dans son appartement de Zurich alors qu'il exerce une activité professionnelle :

Tout d'abord, c'était évidemment « gentil » et méritoire de ma part, de me faire toujours la cuisine et de me préparer tous mes repas pour moi tout seul et il allait sans dire que je préférerais prendre mes repas dans mon ravissant logement plutôt que dans un restaurant « peu agréable ». [...] Il ne me serait jamais venu une seule fois à l'idée de prendre un café ou une bière dans un lieu public, afin de me trouver au milieu des gens pendant que je mangeais, puisque j'étais « bien mieux » chez moi. Ce logis lui aussi était devenu pour moi une coquille dont je ne quittais qu'à regret l'abri protecteur. (p. 140)

La rive dorée

Je veux à présent décrire dans le détail cette éducation à mort qui façonne Fritz Zorn et je privilégie la chronologie : l'enfance, l'adolescence et les années de lycée, le

premier âge adulte et les années étudiantes. Ces années étudiantes verront l'explosion de la dépression puis, dans les débuts de la carrière enseignante, la maladie se déclarera. De plus, dans ce cadre chronologique, l'auteur passera à plusieurs reprises du point de vue individuel, qui est le centre de son propos, vers un point de vue plus collectif ou politique. Mais cette perspective politique sera seulement signalée ou esquissée puisque l'objet du livre est le narrateur lui-même.

De l'enfance très précisément, Fritz Zorn ne dit pas grand-chose parce qu'il n'y a pas grand-chose à dire : tout allait bien, tout semblait aller bien et l'harmonie régnait sans partage : « La question hamletienne qui menaçait ma famille se présentait ainsi : être en harmonie ou ne pas être » (p. 32). L'enfance dans le monde moderne est le paradis perdu, celui dont nous avons la nostalgie perpétuelle. À l'inverse, chez Fritz Zorn, l'enfance n'est rien d'autre qu'âge de la malédiction. Dès lors, Fritz Zorn va s'intéresser à la question de l'opinion personnelle dans ce monde harmonieux : peut-on, est-il possible ou permis de formuler des opinions dans ce cadre harmonieux, l'exercice d'un jugement est-il autorisé dans ce monde étouffé sous le conformisme ? La réponse est cinglante : rien ne peut ni ne doit jamais être avancé ou proposé, rien ne doit venir trancher, rien ne doit perturber le cours tranquille des choses et des êtres. Si un désaccord survient, il ne peut procéder que d'un malentendu qu'il convient de dissiper au plus vite. Il est d'ailleurs impossible de dire quoi que ce soit pour des raisons profondes : les sujets sont ou trop compliqués ou incomparables. De telle sorte que le conformisme est la règle impérative qui gouverne l'éducation et le comportement dans le monde de Fritz Zorn. En disséquant ce régime de l'opinion qui est en fait un régime neutre, ou plutôt de neutralisation, l'auteur nous dit quelque chose de profond sur la société dans laquelle il grandit : il ne peut exister de goût individuel marqué et, par conséquent, il n'existe ni individuation ni individu dans cet univers harmonieux.

Être éduqué à mort, c'est être éduqué à n'être personne en particulier, un être quelconque qui s'inscrit parfaitement dans une communauté identifiée, un être parfaitement incolore auquel on ne prête aucune attention. Cette neutralisation de l'individu dans des sociétés individualistes est le paradoxe de nos sociétés modernes et nombre d'auteurs ont souligné cette situation étrange. Tocqueville par exemple, mais Nietzsche également, insistent sur la tyrannie du conformisme et la majorité dans les sociétés modernes, démocratiques et individualistes : l'affirmation de soi est une tentative périlleuse. Cette dimension paradoxale n'a d'ailleurs pas échappé à la sagacité de Fritz Zorn : « Comme je l'avais appris dans ma famille, ce n'était pas l'opinion de l'individu, mais celle de la communauté qui comptait dans la vie, et seul celui qui pouvait le plus partager cette opinion sans réserve était à sa place » (p. 36-37). La spontanéité n'existe plus et le jugement est tout simplement atrophié ; le conflit ne peut survenir dans un monde où on ne peut découvrir aucun conflit, où la possibilité même de la friction est *a priori* exclue. Face à un dispositif d'une telle efficacité, toute révolte est impossible et Fritz Zorn ne se révolte pas, il ne se résigne pas non plus – ce qui supposerait une conscience du mal –, il va bien ! Ainsi écrit-il ce texte dans lequel ce qui est en jeu n'est rien de moins que la question du réel et de son double, la question du réel et de sa représentation morale et mensongère :

Ce qui était mauvais, c'était le fait que le monde où je grandissais devait ne pas être un monde imparfait, que son harmonie et sa perfection étaient obligatoires. [...] Mon éducation peut en vérité être qualifiée de parfaitement réussie, car, pendant trente ans, je ne me suis vraiment « aperçu » de rien. J'ai été éduqué à dire toujours oui, et j'ai « utilisé ce que j'avais appris », et j'ai ainsi toujours dit oui à tout. L'expérience de mon éducation était réussie. Hélas! (p. 49)

J'observe à ce moment de la description le premier passage, précédemment signalé, de l'individuel au collectif. La question se formule pour Fritz Zorn de la façon suivante : suis-je un cas isolé ou d'autres que moi ont-ils subi le même sort ? De la réponse à cette question dépend l'idée selon laquelle l'histoire de Fritz Zorn a ou non une portée plus générale. La réponse n'est qu'esquissée, l'auteur reviendra sur cette dimension dans les deux autres parties du livre. Mais cette réponse est immédiatement sans équivoque, suggérant par là quelque chose comme une disposition névrotique et morbide qui structure nos sociétés :

Cependant, ce qui m'apparaît le plus clairement comme le défaut de mon éducation, la construction fictive et dogmatique d'un monde parfait et en bonne santé, autrement dit cet univers de ma jeunesse, est très analogue à l'univers de tous ceux qui ont grandi comme moi non seulement sur la rive droite, mais sur la « bonne » rive du lac de Zurich, celle qu'on appelle « Rive dorée », dans la société bourgeoise de Zurich, de Suisse, d'Europe ou, si l'on veut, de ce qu'on appelle le monde libre. Toutefois je ne veux pas transformer ce récit en un traité politique, il me manque pour cela les connaissances nécessaires aussi bien que le goût. (p. 52)

Je reviendrai plus tard sur cette question qui, quoi qu'il en dise, taraude notre auteur.

Les années du lycée et de l'adolescence se poursuivent sur la même voie que dans l'enfance. Fritz Zorn est un bon élève, sage et ennuyeux, qui n'est pas exclu par ses condisciples, mais accepté comme un original. Fritz Zorn considère la vie avec bienveillance dans l'exacte mesure où il n'est pas vivant : il contemple la vie comme un spectacle, il voit passer la vie comme si elle était diffusée sur un écran. Il n'attire ni sympathie ni haine, n'affiche jamais son appartenance à une famille fortunée. Deux sujets sont toujours soigneusement évités ou niés : la croyance religieuse et la sexualité. La sexualité et le corps sont ignorés alors même qu'ils sont, dit Fritz Zorn, « dans la nature humaine, ce qu'il y a de plus vrai, de plus vital et de plus énergétique » (p. 87-88). Plus précisément : la sexualité commence par ne pas exister puis, lorsqu'il devient difficile d'occulter le réel, elle devient simplement ridicule. Spectateur de la vie, cherchant à se protéger de tout et de tout le monde, Fritz Zorn traverse ces années dans l'indifférence et la grisaille : de là vient sans doute, de ce besoin de se protéger de toute souillure, cette obsession exagérée de la propreté.

S'agissant des études proprement dites, elles sont conduites, mais ne l'affectent en rien ni le transforment, elles n'émancipent pas ce jeune homme qui ne les voit que comme des tâches pénibles auxquelles il faut s'astreindre parce que cela se fait. Être éduqué à mort, c'est donc n'avoir aucun contour individuel et n'être qu'un rouage du groupe, c'est être spectateur d'une vie qui passe sans encombre,

c'est se conformer à un ordre social existant sans regimber parce que ce monde est le seul monde réel, c'est n'accorder aucun crédit au constat que l'homme n'a pas un corps, mais qu'il est un corps. Être éduqué à mort, c'est évacuer purement et simplement le réel.

Plutôt le cancer que l'harmonie

Reste que tout ne se passe pas exactement comme cela était prévu. Dans l'adolescence d'abord surgit la réalité de la dépression qui évoque la douleur de vivre, la solitude et le désespoir. Les années d'étudiant vont être marquées par cette maladie qui accable Fritz Zorn : il comprend que son moi est fissuré, miné par une adversité intime qui oppose le dehors et le dedans. En surface, tout va bien et il semble serein, en profondeur dominant le chaos et la souffrance. Face à la dépression, la première tentation de Fritz Zorn est de minimiser le phénomène en le réduisant à du connu. Ainsi prétend-il s'inscrire dans le sillage littéraire de Tonio Kröger, le héros du roman de Thomas Mann. Puis, alors que la maladie progresse et l'accable, il se résout à entamer une démarche médicale en se rendant chez un psychothérapeute. Son état empire rapidement :

[...] d'une part j'allais de mieux en mieux et d'autre part j'allais de pis en pis ; et plus j'allais mieux, plus l'aggravation était refoulée dans l'inconscient, si bien que les dépressions devenaient de plus en plus incompréhensibles et sans raison. (p. 114)

La période étudiante n'interrompt pas le processus du naufrage personnel. Fritz Zorn ne sait que faire de la liberté qui lui est offerte ; il est également bien connu à l'université et parfaitement identifié dans le groupe de ses condisciples. Il est même celui qui organise les festivités étudiantes. Il les organise d'ailleurs de plus en plus dans la demeure familiale, ce qui lui permet d'être à la fois dedans et dehors : il veille à tout, mais ne participe à rien, la distance entre les autres et lui-même demeure infranchissable. Il développe également, durant cette période, une prodigieuse capacité d'espérer qui le soulage et le condamne dans le même mouvement :

Comme j'y étais habitué depuis bien longtemps, j'espérais toujours des « temps meilleurs » imaginaires qui me délivreraient de ma souffrance. De plus, j'avais une conduite tout à fait passive et j'espérais sans cesse que l'avenir m'« apporterait » quelque chose. (p. 126)

En affirmant le caractère névrotique de l'espérance, Fritz Zorn est antimoderne dans les deux acceptions définies : il est antimoderne au sens d'Antoine Compagnon parce que l'espérance est ce qui est normalement valorisé, ce qui est même vu comme une disposition naturelle de l'être humain ; il est antimoderne au sens nietzschéen parce qu'il nous montre que toute espérance n'est en réalité qu'un pathologique aveu de faiblesse, une défaillance, le signe que la vie, que l'exercice même de vivre, ne va plus de soi. Comme s'il fallait recourir à un artifice, une solution de substitution pour continuer à vivre. La maladie de l'âme s'approfondit et se prolonge en une expression corporelle :

À peu près en même temps que cette évolution, une tumeur commença à se développer sur mon cou, qui d'ailleurs ne me gênait pas parce qu'elle ne faisait pas mal et que je n'y soupçonnais rien de méchant. [...] Bien que ne sachant pas encore que j'avais le cancer, intuitivement je posais déjà le bon diagnostic, car, selon moi, la tumeur c'étaient des « larmes rentrées ». (p. 153)

Une partie du succès de l'ouvrage tient à ces passages désormais célèbres et qui tous disent ceci : le cancer est une maladie de l'âme, les tumeurs sont les manifestations corporelles de la souffrance psychologique et existentielle. Toute sa vie Fritz Zorn a été gentil, normal et conforme à ce qui était attendu de lui, toute sa vie il a eu un comportement impeccable et c'est pour cela qu'il a attrapé le cancer. La punition est juste dit-il (p. 156). Mais cette maladie est ambivalente, elle favorise chez lui un sursaut de vitalité dont il se croyait incapable à cause de l'impuissance de son âme et de ses sentiments atrophies ; la maladie est une catastrophe et une chance, car elle permet à notre auteur d'envisager réellement, et non par l'espoir vide, une vie autre, une vie pleine suite à une guérison. L'expérience de la souffrance et la probabilité de la mort le ramènent vers la vie qui devient à elle-même sa propre fin. Si bien que, un jour, la dépression ne fut plus présente, seul le cancer se développait.

La fin de la première partie est plus nettement philosophique, politique et même prophétique, elle annonce les deuxième et troisième parties. Fritz Zorn stigmatise alors l'Occident civilisé qui n'est rien d'autre qu'un gigantesque et funeste processus de spiritualisation de la vie, processus par lequel on en vient à ignorer les réalités simples qui forment le tissu des existences¹³. De même, l'auteur se révolte contre son expérience bourgeoise de la famille : la famille bourgeoise est un lieu pathogène dans lequel les enfants sont dévorés. Enfin, il affirme la positivité de *Mars*, qui rend possible l'affirmation de soi et de la vie, l'affirmation de soi comme un être vivant dans un réel cruel et insignifiant. L'erreur, celle qu'il a commise, est bien de vouloir se protéger, se réfugier dans un double du réel comme un bernard-l'ermite : « Plutôt le cancer que l'harmonie. Ou, en espagnol : *viva la muerte!* » (p. 185).

« *Ultima necat* » ; « Le chevalier, la mort et le diable »

La maladie comme expérience cruciale

Je commence par le texte intitulé « *Ultima necat* ». Seule la dernière heure tue. En d'autres termes, l'auteur analyse ici la maladie, le cancer, qui risque de le tuer. Mais la maladie létale n'est pas une négation de la vie pure et simple, elle est bien davantage une expérience cruciale qui permet à l'auteur de revenir vers la vie, elle est une expérience constitutive de la joie comme approbation inconditionnelle et paradoxale de ce qui est. Car un volcan explose en lui :

13. Je ne commente pas très précisément ce passage qui requiert la mobilisation de références différentes et assez éloignées de mon propos.

On dirait un volcan qui explose en moi et ne pourra s'éteindre tant que je vivrai. La nuit, quand je ne peux pas dormir et que, baigné de sueur, gémissant et hurlant je me débats dans mon lit, quand je cours en rond dans mon appartement en criant comme un fou et que j'insulte les murs de ma chambre, alors ce volcan est en éruption. (p. 190)

Montaigne, comme Nietzsche évidemment, a parfaitement insisté sur la maladie comme art de vivre joyeux. De même, il a également montré que l'on ne pense pas la mort, mais que la pensée de la mort est en réalité une pensée de la vie. En tout cas, la maladie rend possible chez Fritz Zorn un surcroît de conscience qui lui permet enfin de voir plus nettement les choses, de considérer en toute lucidité la vie qui a été la sienne jusqu'alors. Ainsi, alors que dans « Mars en exil » il faisait de ses parents des victimes, comme lui, d'un milieu et d'une société pathogènes, l'auteur dit désormais la haine de sa famille et de tout ce qu'elle représente – le culte de la patience, la vertu du calme et de la tranquillité –, il dit que ses parents ont contribué à détruire en lui toute faculté de vivre et d'être heureux :

Qui sont donc mes ennemis ? C'est difficile à dire, bien que les mots ne manquent pas : mes parents, ma famille, le milieu où j'ai grandi, la société bourgeoise, la Suisse, le système. Un peu de tout cela est contenu dans ce que j'appellerais le principe qui m'est hostile, même si aucun de ces mots ne dit toute la vérité. (p. 203)

L'héritage de ses parents le ronge et le dévore, l'héritage de ses parents est son cancer, eux qui ont vécu et accepté une existence à mort sans jamais entrevoir une quelconque issue. Fritz Zorn, par la maladie, accède à cette lucidité terrible et proteste contre ce monde fictif, mensonger, qui l'a détruit.

Une figure ambiguë

Je passe maintenant à la troisième et dernière partie du livre, intitulée « Le chevalier, la mort et le diable ». Ce titre est une référence directe à la gravure d'Albrecht Dürer réalisée en 1513. Il s'agit pour Dürer, à travers trois gravures – outre *Le chevalier, la mort et le diable*, *Melancholia* et *Saint Jérôme* –, de méditer sur la vie. Sans entrer dans le dédale des interprétations, je me contente de la remarque suivante : la gravure de Dürer citée par Fritz Zorn est particulièrement ambivalente. En effet, d'une part, le chevalier peut être vu comme le chevalier impavide qui avance sans se préoccuper des fantômes qui le cernent ; d'autre part, le chevalier peut être un chevalier maléfique, un chevalier brigand. C'est cette ambivalence qui structure la troisième partie du texte.

La dimension maléfique d'abord. Fritz Zorn est le chevalier brigand : il meurt et il éructe, il voue aux gémonies tous ceux qui ont favorisé et précipité son effondrement : ses parents bien sûr à qui il ne pardonne rien, la grandeur d'âme ou le pardon sont des luxes qu'il ne peut s'offrir ; la bourgeoisie ensuite, ou l'esprit bourgeois, qui incarne le mal absolu à force de privilégier la retenue, la discrétion et la tranquillité ; la Suisse ensuite, ou le Crédit suisse pour dire les choses sans ambages, et avec elle l'Europe qui s'épuise à force d'être tellement raffinée et cultivée. L'auteur considère

le cancer comme une chance, car le cancer lui a permis de voir clair, de distinguer et de nommer ce qui le détruit. De telle sorte que tout le propos vient se condenser dans les dernières pages du livre où Fritz Zorn dit sa haine de Dieu et se définit lui-même comme « le carcinome de Dieu » (p. 253) :

Dans la théologie chrétienne l'idée est exprimée que Jésus, constamment, à chaque instant de l'éternité, est cloué sur la Croix et je peux comprendre cette idée, même marquée à nouveau du signe contraire. Je comprends que l'humanité tourmentée cloue constamment Dieu sur la Croix, et je sais aussi pourquoi; de rage à cause de ce que Dieu a fait au monde, l'humanité le cloue constamment sur la Croix. Moi je suis aussi, je crois, de ceux qui constamment crucifient Dieu parce qu'ils le haïssent et veulent qu'il meure constamment. (p. 252)

L'inspiration nietzschéenne n'est pas ici à expliciter. Reste que ce chevalier brigand est aussi, dans la gravure de Dürer, le chevalier chrétien qui avance courageusement, le chevalier érasmien en quelque sorte. Fritz Zorn ne vomit pas seulement sa haine, il en fait une source d'énergie pour découvrir le chemin de la joie et du réel. C'est pourquoi il craint terriblement de manquer du temps nécessaire pour achever son parcours vers la santé : « Le plus oppressant, c'est la peur de ne plus avoir assez de temps, de ne plus vivre aussi longtemps qu'il le faudrait pour me délivrer de mon passé. Car c'est cela ma tâche : me délivrer du tourment écrasant de mon passé » (p. 214). Fritz Zorn n'est pas un homme du ressentiment, il n'est pas que le résultat de cette éducation à mort, il n'est pas que le produit de la bourgeoisie suisse et européenne, il est aussi un être vivant, une volonté de puissance si l'on veut, qui ne demande qu'à se dire, qu'à s'extérioriser. La haine, qui procède de la maladie, est au service de la joie et de l'approbation : « Non seulement la joie veut s'extérioriser, mais aussi la douleur. Quand il y a eu dommage, il faut aussi qu'il y ait plainte. Je trouve que c'est bien ainsi » (p. 243).

Pour conclure

S'agissant de l'éducation, et, plus spécialement, de l'éducation à mort, la facilité, et l'erreur, consisteraient à dire les choses suivantes : cette éducation bourgeoise et suisse est également l'éducation d'une époque qui n'est plus la nôtre ; nous avons rompu avec ces caricatures et nous nous soucions aujourd'hui de l'individu, de son autonomie et de son épanouissement, les dérives communautaires décrites par Fritz Zorn ressortissent à un autre âge. Je ne partage en rien une telle perspective qui, toute théorique qu'elle soit, sera souvent reprise. Je suis au contraire frappé par l'actualité brûlante du texte de Fritz Zorn. Tant il est vrai en effet que notre époque voit le triomphe des communautés et des communautarismes qui écrasent les vies individuelles. Tant il est vrai également que les proclamations d'autonomie et les éloges de l'individu sont à mes yeux suspects : derrière l'autonomie des modernes se profile nettement le visage du conformisme, derrière l'individu célébré pointe le risque de l'individu vide qui est l'exacte antithèse du sujet éclairé et libre que la

philosophie promeut. En clair, je crois que l'éducation des modernes entretient des liens très forts avec le conformisme et avec une anthropologie du vide et de l'insignifiance. Les ruses de la raison démocratique sont infinies et il convient de ne pas se laisser abuser par un discours des bonnes intentions morales ; plus que jamais, la vitupération antimoderne est un antidote, un appel à la vigilance.

La conclusion est un art rhétorique que je maîtrise assez mal. Mais, en l'occurrence, la difficulté se redouble parce que le livre considéré est très exceptionnel et qu'écrire sur lui est une véritable expérience personnelle, loin du ton "grand seigneur" de mise en philosophie. J'ai dit dans l'introduction ce qui me liait à ce livre depuis mon adolescence. Pour autant, je sais bien que toutes les existences sont singulières et je ne tombe nullement dans le piège facile de l'identification. Simplement ce livre me parle et le tourment de Fritz Zorn me touche en plein cœur. Que retenir alors de ce parcours ? Je crois cela tout simplement : le calme est un poison, le "comme il faut" est une pathologie, la guerre totale est un bien psychologique et existentiel précieux qu'il importe de chérir et d'entretenir, la colère est bien une condition philosophique et existentielle de la joie. À condition toutefois de comprendre que la colère seule ne suffit pas et ne se suffit pas, qu'elle est vaine et relève du ressentiment si elle ne débouche pas sur la joie conçue et vécue comme un plaisir simple d'exister.

Pierre STATIUS

Logiques de l'Agir (UR 2274)

Université Bourgogne Franche-Comté